

Jérusalem doit rester une ville ouverte

« *Jérusalem doit rester une ville ouverte* » (Za 2, 8) : cette parole de Dieu dans le livre du prophète Zacharie nous était rappelée dans la première lecture de la messe, le samedi de la 25^{ème} semaine du temps ordinaire B. Ce jour-là je me trouvais de passage dans un centre spirituel très accueillant, à l'occasion de journées de réflexion. « *Jérusalem, ville ouverte !* » Parole forte proclamée à l'ambon et relevée au cours de l'homélie... Mais un détail dans la célébration est venu atténuer, sans doute bien involontairement de la part des acteurs, l'impression d'ouverture.

Dans cette maison, le prêtre proposait la communion sous les deux espèces, selon un mode qui ne devait pas poser de problème habituellement pour les habitants du lieu. Pour ce faire, il tenait le calice et la patène, laissant aux communicants la liberté entre deux choix : recevoir la communion dans la main, mais sans possibilité de tremper l'hostie dans le calice ; donc, communion seulement au pain ; ou bien se présenter bouche ouverte et langue tendue, et alors le prêtre déposait sur la langue l'hostie préalablement trempée dans le calice.

Dans l'assemblée, un certain nombre de participants n'ont pas communié sous les deux espèces, non par mésestime ou incompréhension pour cette démarche, mais tout simplement par répugnance pour un geste qui depuis longtemps ne signifie plus rien pour eux (ou signifie autre chose !) : tirer la langue !

A la sortie, une personne m'a dit : « On nous a forcé la main ; je suis choquée ». C'était la première fois depuis le Concile que nous étions dans l'impossibilité pratique de communier sous les deux espèces, alors que nous l'avons fait de multiples fois dans des monastères ou des paroisses, selon un mode accessible à tous. La démarche proposée ne tenait pas compte de deux aspects dans l'évolution culturelle de nos sociétés occidentales :

- le contact d'une main étrangère avec la langue, organe intime s'il en est, la bouche ouverte, est vécu comme indécent par beaucoup ;
- dans le contexte des contaminations actuelles, il est perçu comme répréhensible sur le plan hygiénique.

En fait, le prêtre n'avait fait qu'appliquer à la lettre le N° 287 de la PGMR (*Présentation générale du Missel Romain : l'art de célébrer la messe*, p. 111) : « *Si la communion au calice se fait par intinction... le prêtre prend une hostie, la trempe en partie dans le calice et, en la lui montrant, dit : « Corpus et Sanguis Christi ». Le communicant répond Amen, reçoit du prêtre le sacrement dans la bouche, puis il se retire.* »

Il n'était pourtant pas difficile de demander l'aide d'un ou deux ministres qui tiendraient le calice, et qui proposeraient le sang du Christ à toute personne ayant l'hostie dans la main. Ce jour-là, il y avait au moins quatre prêtres concélébrants, sans parler de laïques compétents pour cette tâche. Nous connaissons bien la manière d'opérer dans la plupart des paroisses, pratique qui demeure digne et spirituellement féconde, dans la ligne du renouveau demandé par Vatican II et rappelé par la PGMR au N°281 :

«*(par la communion au pain et au vin) le signe du banquet eucharistique est mis plus pleinement en lumière, et on exprime plus clairement la volonté divine d'accomplir la nouvelle et éternelle Alliance dans le sang du Seigneur ; on montre aussi plus clairement la relation entre le banquet eucharistique et le banquet eschatologique dans le royaume du Père.* »

Par ailleurs, au numéro 15 et en d'autres endroits, la PGMR évoque « *les besoins de notre temps* », « *la situation nouvelle du monde contemporain* », les « *adaptations liées à l'inculturation* ». Récemment, dans ma paroisse, le prêtre a rappelé l'antique tradition de St Cyrille de Jérusalem au 4^{ème} siècle, soulignant la dignité du geste qui consiste à faire « un trône sacré » au Christ, en présentant les deux mains ; ceci, en contraste avec une coutume plus récente de communion sur la langue, liée à une manière d'imaginer le respect envers l'eucharistie qui n'a pas à s'imposer comme meilleure en soi ! Après plus de quarante ans de communion dans la main, ce geste est maintenant bien inculturé en France et ailleurs. Qui oserait exiger un retour à la communion sur la langue, par simple peur qu'une goutte de vin tombe par terre lors de l'intinction ? Les fidèles sont tout de même des adultes responsables, et ils prennent les précautions nécessaires.

Dans son souci d'accorder une extrême importance au respect envers l'eucharistie, au moyen de rites précis, la PGMR risque de donner lieu à des interprétations qui renversent les priorités. Tout aussi importantes –et même plus– sont les nécessités pastorales de s'adapter à la diversité des personnes qui fréquentent les églises. Ce n'est pas aux fidèles de se plier à des particularités locales restrictives.

Que nos liturgies eucharistiques, où viennent des chrétiens de tous horizons, restent réellement des célébrations « catholiques », « pour tous », intégrant pleinement l'obligation d'ouverture exprimée par Zacharie : « *Jérusalem DOIT rester une ville ouverte* » !